

Création *Fin de partie*

"Rien ne vous en divertira"

Publié le 07 Octobre 2010 / www.lecloudanslaplanche.com

C'est loin, Coutures. Un douteux village étendu sur une surface déraisonnable, qui étale ses "quartiers" de part et d'autre d'une non moins douteuse départementale du Tarn-et-Garonne... On a beau s'y perdre et râler, on y revient : trois clous plus tard (création de *Marat-Sade* en juillet 2009, festival des Décousues en septembre), Arène Théâtre peut se vanter de faire déplacer notre équipe de rédaction. C'est qu'il doit bien y avoir un petit quelque chose qu'on aime là-dedans.

Alors quand on m'a dit...

Quand on m'a dit qu'Eric Sanjou allait monter *Fin de partie*, j'ai eu un égal mouvement de surprise et de curiosité : pas tout à fait l'auteur que je m'attendais à voir entre les mains d'un metteur en scène si baroque. Un après-midi de répétitions et de discussions plus tard, j'ai dû revoir cette réflexion : Sanjou n'est pas un metteur en scène baroque. Sanjou est un metteur en scène, point. Baroque si le texte le requiert, surtout pas si le texte ne l'exige point. Sanjou peut même surprendre une plume qui croit l'avoir cerné, et la chose est heureuse, bienvenue, attendue : rien de pire que la stabilité, l'enlèvement dans une esthétique-calque. Et donc, la conversation débutant sur le rapport au texte, le voilà qui m'explique que les didascalies du dramaturge seront scrupuleusement suivies. "Beckett l'a voulu ainsi" (et les Editions de Minuit avec). Soit. Cela suffit-il ? Non bien sûr, mais " de toute façon c'est comme cela que ça fonctionne", poursuit le metteur en scène. Et le Clou de méditer, pour finalement opiner : il a tout vu, ce sacré Beckett, il n'a pas écrit des pièces, mais des spectacles. Tout y est : la couleur des personnages, l'occupation minutieuse de l'espace, et jusqu'au rythme de la parole, avec sa ponctuation de silences... On ne peut guère y couper sans y perdre le sens, c'est un fait. "Par exemple, je vois mal cette pièce sur un grand plateau", fait remarquer Christophe Champain (Nagg). Pour sûr on la voit mal, et fort heureusement cela se voit peu. Pour rafraîchir la mémoire des oublieux : *Fin de partie* est cette sorte d'échiquier sur lequel pense régner Hamm, dérisoire tyran. Aveugle et infirme, il a noué avec Clov, son fils adoptif, un lien d'interdépendance que rien ne semble pouvoir briser. Clov est à l'image d'un pion qui ne peut choisir sa trajectoire, sans que toutefois aucune explication raisonnable ne pourvoie à son manque de libre arbitre. A jardin, dans leurs poubelles respectives veillent les parents de Hamm : deux culs-de-jatte qui donnent de l'humanité l'image la plus violente que Beckett ait inventée. Une partie qui n'en finit pas de finir, voire même de commencer, mais pas de panique, "quelque chose suit son cours" : ils sont là, ils pourraient presque se haïr (encore faudrait-il avoir un cœur), ils pourraient presque exister.

Relever l'être là beckettien

C'est donc à une véritable une partition que s'est attaqué Eric Sanjou, accompagné sur scène par trois de ses habituels acolytes. Pour l'heure, le Clou n'a découvert que les échanges entre Hamm (Georges Gaillard) et Clov (Sanjou himself) et l'esprit général de la mise en scène. Rien de baroque, donc, contrairement aux dernières créations – il suffit de songer à *La nuit des rois*, à *Un soupçon d'Hamlet* et au récent *Marat-Sade* pour remarquer une certaine tendance à dupliquer l'espace scénique, d'une part, à donner dans l'effervescence et la démesure, d'autre part. Voilà qui est parfait pour Shakespeare, idéal aussi pour la pièce dans la pièce de Peter Weiss. Pour Beckett, certainement pas. Même ses obsédantes références au spectacle n'ont rien à voir avec le *Teatrum mundi* shakespearien : le dramaturge irlandais n'y puise pas l'énergie vertigineuse du théâtre baroque. Ses personnages sont certes explicitement là pour jouer un rôle (Clov : à quoi est-ce que je sers ? Hamm : à me donner la réplique) : c'est que faute d'occuper le *vivre*, il leur faut invoquer le *jeu*. Rien derrière, pas de puits sans fond : on se heurte à ce vide comme à un mur, on se laisse brutaliser par cette feuille de papier sans épaisseur qu'est le personnage beckettien. Hamm joue au tyran, à l'auteur, au père de famille... Faute de camper un de ces rôles de façon convaincante, il virevolte d'un discours stéréotypé à un autre. Quant à Clov, il n'est que blessure, béance : pour accéder à l'existence il lui faudrait sortir, mais la naissance tarde...

Bref, une mise en scène comme il la faut : désespérément orientée vers les non-personnages, n'offrant aucune porte de sortie, aucune échappatoire, aucun confort. Loin des folles courses du *Marat-Sade*, le déplacement n'est ici que pas comptés : les rares mouvements, circulaires et répétitifs, achèvent de créer un "effet carcéral". La scénographie, que le Clou n'a pas encore pu voir dans sa version finale, devrait pourvoir elle aussi à cet effet : un univers entièrement gris, n'ouvrant sur rien de visible pour le spectateur. La

tentation (esthétique) du camaïeu risque même d'être abandonnée pour un parfait "gris sur gris", les comédiens se fondant dans le décor. Rien, répétons-le, rien ne vous divertira de ce qui prend corps sur scène - excepté l'humour qui nimbe les personnages et qui participe parfois à la cruauté de l'ensemble. Pas même l'initiative d'une vidéo-projection qui vise au contraire à renforcer la gangue ; pas même un éventuel univers sonore sur lequel Mathieu Hornain médite en ce moment - à n'utiliser que si la bande-son concourt au repli, à l'assujettissement. Et encore moins le jeu des acteurs, qui tient "tout", c'est-à-dire ce néant si délicat à incarner : eux se délectent de cette psychologie ténue et ondoyante, et n'intellectualisent jamais - non, ce serait trop facile. La *Fin de partie* d'Arène théâtre sera créée au TPN en novembre, avant d'occuper, au printemps, la scène du Grand Rond. Occuper, c'est le mot.